

extraits



Yüksel Arslan

*Préface au catalogue  
de la rétrospective,  
Santral-Istanbul, 2009.*

par Jacques Vallet

Extraits, feuilletables ici même,  
téléchargeables sans frais, reproductibles à la seule  
condition d'une mention de l'auteur et du site d'origine.

archyves.net

## DES ARTURES ET DES HOMMES

« *Tout ce que l'homme a fait.  
Vite! Je suis affamé!* »  
Armand Robin

## 1

En janvier 2008, Yüksel Arslan, qui souffrait depuis quelque temps de douleurs au ventre, avait été hospitalisé d'urgence : un vieil ulcère à l'estomac non soigné s'était sclérosé et avait provoqué une perforation, puis une importante péritonite. L'ampleur des dégâts nécessita une longue intervention au cours de laquelle le cœur donna des signes de faiblesse.

Dès que je l'appris, je courus à son chevet, où je retrouvai sa fille Seli. À son réveil, couvert de tuyaux et de sondes, Arslan me murmura à l'oreille qu'il ne désirait plus vivre dans ces conditions. Je protestai : « Vous n'avez pas fini votre œuvre ! » (Je reprenais le vouvoiement pour la circonstance.)

Si je m'intéressais toujours aux travaux d'Arslan, je ne les accompagnais plus comme à l'époque de *L'Homme*<sup>1</sup>. Il avait continué seul ses expéditions en *Schizophréniland* et *Phallusland* et publié, en 1999, un tome III de *L'Homme* aux artures toujours bouleversantes et lumineuses<sup>2</sup>. Il y mettait l'accent sur le plaisir qu'il éprouvait à évo-

1. Jacques Vallet. *La création de "L'Homme". Rencontres avec Arslan*, 1990. *Du côté de "L'Homme". Nouvelles rencontres avec Arslan*, 1995.

2. Précisons que Arslan n'utilisant pas de peinture mais des couleurs naturelles, son art n'étant ni de la peinture, ni de la gouache, ni du dessin, et se situant entre peinture et écriture, il a inventé ce mot « arture » pour désigner son travail : *une arture*.

quer l'identification de l'homme avec les animaux et les plantes et à voyager à la recherche de l'aventure de la vie sexuelle dans l'immense et inépuisable littérature ethnographique. Il citait le poète Guillevic : « L'arbre pour moi n'est pas tout à fait différent de l'homme... »

Puis un jour, Arslan avait convié ses amis à un banquet platonicien pour fêter sa six centième arture !

Je découvris ce jour-là, 1<sup>er</sup> juin 2005, une nouvelle série de 72 artures (529 à 600) intitulée : *Nouvelles Influences*.

Il expliquait qu'il en avait eu marre de l'homme « en général », de son système nerveux pathologique, de ses maladies mentales :

– Au bout de quatorze années, je me suis dit assez ! Est-ce que cette étrange créature mérite un tel travail ?

Il était retourné à ses chères lectures de penseurs, de poètes, d'artistes, de scientifiques, de musiciens... écrits et souvenirs qui avaient amené, il y a une vingtaine d'années, la série *Influences*.

La 600<sup>e</sup> arture était consacrée à Maïakovski, conscient que sa poésie survivrait à son époque : « Mon vers vous parviendra par-dessus la crête des siècles, par-dessus les têtes des poètes et gouvernants. »

Dans cette nouvelle série, il revisitait beaucoup de ceux qui l'avaient marqué dans sa formation et tout au long de sa vie, il relisait les classiques et faisait de nouvelles découvertes.

Il m'avait ainsi présenté son travail :

– J'ai découvert les Cyniques grecs, Diogène de Sinope, le fameux Diogène dont nous ne connaissons pas les écrits mais dont beaucoup d'anecdotes et de racontars sont parvenus grâce aux compilateurs et surtout à Diogène Laërce... J'avais à peine commencé à m'amuser avec eux que je suis retombé sur l'enfer de Nietzsche. Je savais son « effondrement » à Turin devant un cheval maltraité, mais j'ai lu d'autres livres sur la fin de sa vie, sur sa folie. Je ne connaissais pas les détails. J'ai lu notamment les souvenirs d'un de ses amis, Franz Overbeck, qui vint le chercher à Turin pour le ramener à Bâle. Nietzsche correspondait alors avec Strindberg et lui envoyait des let-

tres complètement folles... Je reste donc dans la folie. Je me suis plongé dans l'enfer des enfers de Giacomo Leopardi, Schopenhauer, Hölderlin, Strindberg, Robert Walser, et les Romantiques allemands que je ne connaissais pas bien, Heinrich von Kleist, Nikolaus Lenau, Reinhold Lenz, Georg Büchner, Novalis, et aussi Kierkegaard, et Torquato Tasso... Les ennuis, les angoisses, les suicides, les terribles maladies... Kant, Maupassant, Cesare Pavese, Karl Kraus, Walter Benjamin, Bruno Schultz... Et Blaise Pascal... Pascal écrit : « J'avais passé longtemps dans l'étude des sciences abstraites ; et le peu de communication qu'on peut avoir m'en avait dégoûté. Quand j'ai commencé *l'étude de l'homme*, j'ai vu que ces sciences abstraites ne sont pas propres à l'homme, et que je m'égarais plus de ma condition en y pénétrant que les autres en les ignorant. » Pour lui, l'homme « est un monstre incompréhensible ». Oui, le mot est lâché : ce monstre ! Et pour couronner tout ça, Thomas Bernhard !

(Effectivement. Je venais de voir au théâtre *Le Président* : « Avancer à travers l'ordure politique comme l'ordure artistique, avancer toujours à travers l'ordure. Le monde n'est qu'ordure, rien d'autre. » Et me rappelais *L'Ignorant et le Fou* : « La culture est un tas de fumier sur lequel les gens de théâtre et les gens de musique prospèrent, mais c'est un tas de fumier. »)

Ces *Nouvelles influences* rouvraient le territoire électif où se rencontraient les créateurs qu'il admirait, des esprits libres, lucides, courageux. Où s'incarnait la conscience la plus vive et prenait vie le dialogue quotidien qu'Arslan avait avec eux.

Chacun était invité à assister à ce tête-à-tête. À écouter des voix d'une grande brutalité, à croiser un regard sans divertissement sur l'homme, si ce n'est le rire. « Grande et terrible est la puissance du rire. » (Leopardi)

Un territoire aux limites sans cesse repoussées.

Ça finissait par former un clan, une famille aux multiples ramifications. Avec des échos qui se renvoient d'arture en arture.

Chaque fois qu'Arslan dénichait un nouvel ouvrage sur un auteur

fétiche ou découvrait un nouveau penseur, la communauté s'élargissait, les résonances profondes se propageaient et la parenté s'imposait. Toujours dans un sens de liberté et d'indépendance d'esprit.

Dans ce creuset, rencontres, relations, empreintes, fascinations étaient mises en lumière. Schopenhauer aimait Leopardi et influençait Nietzsche. Après Edgar Poe, Walt Whitman et Ezra Pound, Arslan soulignait chez d'autres poètes américains qu'il venait de lire les liens qu'ils avaient entre eux : Allen Ginsberg adorait Whitman, W. Carlos Williams était ami d'Ezra Pound et défendait Ginsberg (il fut le préfacier de *Howl*), E. E. Cummings, ami fidèle de Pound, était dans la tradition de Thoreau... Etc.

Mieux, quand une longue fréquentation de certains avait provoqué chez lui une adhésion ou une affection, Arslan en arrivait à organiser des rencontres imaginaires entre eux.

Ainsi Karl Marx et Friedrich Nietzsche.

– J'ai eu tout simplement l'idée, dit-il, de faire se rencontrer ces deux penseurs allemands. Je puis dire que j'ai passé plus de la moitié de ma vie avec eux, et sous leurs influences ! Quant à eux, ils se sont ignorés royalement !... Qu'importe ! Ils sont là, tous les deux, face à face ! Rencontre également inventée entre deux esprits qui ne cessent de le fasciner : Robert Walser (à qui il a consacré une dizaine d'artures appelées « Walseries » et dont il guette les nouvelles publications en France) et Fernando Pessoa (qu'il célébrait déjà dans *Autoartures* comme « poète merveilleux »). Arslan se raconte alors la semaine de liberté que s'accorde l'éternel promeneur helvétique pour saluer le maître de Lisbonne : « Je veux aller voir mon ami Pessoa ! »

Émouvante encore la filiation proclamée et illustrée : « Alfred Jarry, Boris Vian, Roland Topor ! »

Le soir de son Banquet, Arslan donna rendez-vous à une nouvelle soirée dans cinq ou six ans pour sa sept centième arture !

Puis il continua tranquillement sa série *Nouvelles influences*. Toujours dans le même esprit.

Chaque fois que je le croisais, il évoquait avec enthousiasme ses

nouvelles rencontres. Expliquait ses artures et, parfois, me conviait à déjeuner chez un Chinois de Saint-Mandé et, à l'occasion, me permettait d'apercevoir son travail. Il sortait de son petit carton quelques œuvres étonnantes. Toute la beauté de l'art et de l'esprit me frappait. Je n'en revenais pas d'être ainsi transporté dans l'univers imposant de ce que l'homme a de plus haut, de plus précieux. Toujours cette lucidité, ce combat de résistance qui a guidé ma vie, sa vie. Nous baignions tous deux dans un domaine où vie et mort étaient étroitement liées dans une sérénité poignante.

– Je poursuis ma galerie de portraits... Je m'occupe toujours de l'homme... Cette fois, un à un... La plupart des poètes étaient carrément fous... C'est un peu le hasard si on ne les a pas internés... Attila Jozsef (Arture 604). Sa mère était blanchisseuse. Il était atteint de schizophrénie. Il fait des tentatives de suicide, très jeune. À dix-sept ans, c'est déjà sa troisième tentative. Il met sa tête sur le rail et attend le train qu'on entend déjà gronder. Un chemineau arrive : « – Qu'est-ce que tu fais là mon gars? – Tu vois bien, j'attends le train ! – Relève-toi, il ne viendra pas : il y a un autre homme qui s'est jeté dessous à quelques kilomètres d'ici ! »

(Arslan est alors secoué de rire. Puis il continue :)

– Il recommencera à 32 ans, cette fois il sait qu'il ne se ratera pas. Il est en vacances chez ses sœurs. Il est gai, il chante avec les enfants, sort pour aller faire un tour avant le dîner. Puis se dirige vers la gare. Quelqu'un le voit courir vers le train stoppé en gare. Il pose ses deux mains sur le rail, puis glisse sa tête entre les roues d'un wagon quand le convoi démarre... Les sœurs ont un pressentiment quand elles entendent le sifflet du train, l'une d'elles court à la gare... Le train a traîné le corps sur une quinzaine de mètres, une main coupée d'un côté, la tête de l'autre, on ramasse les morceaux et on les dépose sur une table dans la gare... La légende veut que l'on n'eut pas de drap pour couvrir le corps et qu'on décrocha un drapeau hongrois pour jeter dessus. Il devint un grand poète national. Je le représente avec des poètes et des artistes qu'il aime : Endre Ady, François Villon, Bela Bartók...

Maintenant, Henrich von Kleist (606). Encore un suicide. Il avait un drôle de physique, sa sœur avait l'air d'un mec et lui d'une femme. Dans une lettre à sa fiancée, il écrit qu'il consulte un docteur pour pouvoir être heureux ensemble. Qu'avait-il? Phimosi? Sans doute quelque chose de plus grave...

– Curieux, pensais-je, l'un des thèmes principaux de son œuvre est l'impuissance. Impuissance à dominer les événements extérieurs, impuissance et échec des passions...

– Il est comme un tonneau de nerfs! Il est malheureux. Il décide de se tuer avec une amie qui a un cancer. Ils passent la nuit dans une auberge. Au matin, ils se promènent près d'un étang, courent, rient. L'aubergiste entend alors deux coups de feu : il a tué la femme d'une balle sous le sein gauche avant de se tuer d'une balle dans la bouche.

J'observais qu'Arslan écrivait de plus en plus de textes sur ses artures.

Il précisa :

– Je ne suis pas un peintre! J'insiste sur le côté, comment dirais-je?... intelligence! La force vivante de ce qu'ils ont écrit... Pas la peine de faire une peinture!

[...]

## 2

À l'hôpital, dès qu'Arslan retrouve ses esprits, la métamorphose se produit avec une rapidité déconcertante. Trois jours après l'opération périlleuse, il réclame ses lunettes, ses livres. Le monde médical s'étonne de sa vitalité. On supprime les antibiotiques. Le corps se bat comme un lion. « Lion en turc, dit-il, ça se dit *aslan!* »

Et, très vite, il recouvre moral, bonhomie, humour. « Quand j'ai vu mon visage dans un miroir, j'ai eu peur! Presque une tête de mort! »

Il se soucie de l'arture qu'il a laissée en plan sur sa table. Consacrée au poète italien Eugenio Montale avec ces mots : « La Vie » (Arture 638).

– Celui-là est important. Je voulais le lire parce que c'est lui qui a découvert Italo Svevo, bien avant que Joyce le lance à Paris avec Crémieux et Larbaud... J'ai lu sa correspondance avec Italo Svevo et ses poèmes... Il compare la vie à un mur. (*Il récite* :)

« Et allant dans le soleil qui éblouit,  
sentir, triste merveille,  
combien toute la vie avec ses peines  
est dans cette marche le long d'une muraille  
qu'en haut hérissent des tessons de bouteille... »

Ça m'a intrigué. C'est assez cruel. Comme quand Pessoa dit : « Vivre, c'est se gratter. » Je l'ai représenté qui se déplace nu devant un mur de briques rouges hérissé de morceaux de verre...

– Pourquoi nu ?

– Quand on est mort, on ne va pas habillé! Dans le tome III de l'*Homme*, je m'étais déjà fait nu me baladant dans mon jardin devant

un mur... Et aujourd'hui je me retrouve dans la nudité de l'hôpital! La vie, ça ressemble étrangement à ça : tu marches le long d'un mur et sur le dessus du mur, il y a des tessons!

Bientôt, Seli lui apporte une pile de livres : Guillevic, Tosquelles, Varèse, Tardieu...

Désormais, je vais chaque jour le visiter. Je m'assois dans un fauteuil en face de son lit et je l'écoute.

Il parle de ses poumons, de ses intestins, fataliste.

– C'est comme ça. On est dans un milieu d'artistes, de peintres, d'écrivains, de poètes... On picole dur. On fume dur. Après... on a un trou dans le cul!

Il rigole.

Puis revient à son travail. Coïncidence, il a réalisé un nouveau portrait de Brecht, en fin de vie.

– J'ai représenté Brecht à l'hôpital. Son visage est presque un masque mortuaire.

« Quand dans la chambre blanche de la Charité  
Je me suis réveillé sur le matin  
Et que j'ai entendu le merle, j'ai compris  
Bien des choses. Depuis longtemps déjà  
Je n'avais plus peur de la mort. Étant donné  
Que rien ne saurait me manquer jamais  
Si moi-même je manque. À ce moment  
Je parvins à me réjouir même  
Du chant des merles après moi. » (625)

Il soupire :

– Encore quelqu'un qui ne meurt pas. On défie la mort. On est des immortels.

Il évoque Nicolas Vaptzarov (626), un poète résistant fusillé en Bulgarie par les nazis. Juste avant son exécution, Vaptzarov glisse à un camarade ce poème :

« Cruelle, la lutte est implacable.  
On le dit, la lutte est épique.

Je suis tombé. Un autre va venir. C'est tout.  
 Qu'importe ici le nom d'une personne !  
 Fusillé – ensuite, les vers -  
 Tout ceci est simple, logique.  
 Mais dans tempête  
 Nous serons toujours avec toi  
 Mon peuple,  
 Car nous t'avons aimé. » (14 heures, le 23 juillet 1942)  
 – J'ai recopié, dit Arslan, un poème. « Histoire » où il parle des  
 ouvriers et des paysans dont personne ne parle... Pourquoi pas  
 l'« ouvrier inconnu » ?  
 « Qu'est-ce que tu vas nous offrir, histoire,  
 un jour, sur tes pages jaunies ?  
 Nous étions tous des hommes obscurs  
 de fabriques et de chancelleries.

Nous étions des paysans qui  
 sentions l'oignon et la sueur,  
 et sous nos moustaches pendantes  
 nous jurions, furieux, contre la vie.

Seras-tu reconnaissante au moins  
 pour t'être nourrie d'événements,  
 pour t'être abreuvée ivre morte  
 du sang versé de milliers d'hommes?... »  
 Bon, c'est très long. Vaptzarov s'adresse à l'histoire, à la mémoire...  
 Il termine ainsi :  
 « Mais raconte avec des mots simples  
 à tous les hommes de l'avenir,  
 à la relève qui nous remplace :  
 "Ils ont lutté avec vaillance." »  
 Quand j'arrive ce jour-là à l'hôpital, il est plongé dans la lecture de  
 Guillevic. Il se dit soulagé : les analyses excluent toute trace de can-

cer. Cependant, il supporte de moins en moins de rester au lit sans  
 bouger. Il se projette dans l'avenir.

– Depuis longtemps, comme dit un proverbe turc : la vie n'a plus  
 ni sel ni sucre... Ça va continuer comme ça, sans sel, sans sucre !

[...]

Arslan est maintenant pressé de quitter l'hôpital pour retrouver sa  
 table de travail. Une infirmière vient contrôler que le transit intes-  
 tinal a repris normalement :

– Alors on pète ? On chie ?

– Oui, dit-il, je pète et je chie...

Il pense qu'il y a quelque temps les médecins n'auraient pas pu le  
 sauver. Il évoque Velimir Khlebnikov, ce grand poète qui « ne voyait pas  
 de différence entre l'espèce humaine et les espèces animales » et qui est  
 mort de septicémie, miné par la malnutrition, les intestins pourris.

– Il est venu voir Mandelstam, qui lui a offert un thé. Il lui a  
 confié : « J'ai pas mangé depuis cinq jours ! »

Il évoque alors un souvenir d'enfance :

– Avant, on ne devait pas survivre. Je me rappelle en Turquie un  
 petit jeune homme de ma famille. Il est mort de péritonite. Un jeune  
 ouvrier. On ne pouvait pas le sauver.

Il revient à son travail et s'excite en parlant de Tosquelles, un psy-  
 chiatre catalan à l'origine de la psychiatrie moderne, instigateur de la  
 psychothérapie institutionnelle. Tosquelles a participé à la guerre  
 d'Espagne, du côté du Poum. Médecin chef des services psychia-  
 triques de l'armée républicaine, interné à son arrivée en France dans  
 le camp de concentration de Septfonds où il crée un service de psy-  
 chiatry. Il dira : « C'est là dans la boue que j'ai peut-être fait ma  
 meilleure psychiatrie. » Il arrive en 1940 à l'asile de Saint-Alban

(Lozère) où sera réfugié un peu plus tard Éluard, et il décide de donner des pioches aux malades pour démolir les murs. Il fait enlever les barreaux, supprimer les serrures...

– C'est un des plus grands psychiatres. On s'intéresse à lui à Barcelone, mais on se fiche de lui ici. Il n'y en a que pour Freud, pour Lacan dans les livres, dans les librairies. Mais qui s'occupe de Tosquelles? J'ai pu avoir ses livres... Je veux faire quelque chose sur lui! Voilà que deux nouveaux livres de lui sont sortis chez un petit éditeur, ça m'a décidé. Il a expérimenté lui-même ce qu'il devait faire subir aux malades. Ainsi l'électrochoc pour connaître les effets.

Arslan est lancé. Il aime raconter, savoure, prend son temps, rigole... Une anecdote : Tosquelles, à la fin de sa vie, est nommé directeur d'un établissement ; l'administrateur et tout le personnel l'attendent en grande pompe devant la porte. À son arrivée, il demande abruptement : « Où sont les pissotières ? »

Il éclate de rire.

– À Saint-Alban, il permettait aux malades d'aller se promener dans le village. Quand ils passaient devant sa maison, sa femme et lui les recevaient, les invitant parfois à partager leur repas! Voilà un type profondément humain.

Le lendemain, Arslan est plus calme, plus serein.

– J'ai dit au chirurgien : « J'ai hâte de sortir! – Pourquoi? – Je reprends le travail! – Vous faites quoi? – Je suis peintre! » Il m'a dit que ça allait mieux, qu'on allait demain m'enlever les perfusions. Je commence à me soucier d'autre chose. J'ai envie de me retrouver chez moi...

– Je croyais que vous n'étiez pas peintre, que vous ne vouliez plus entendre parler des peintres. N'avez-vous pas écrit dans le premier volume de *Nouvelles Influences* : « Il y a des arts qui disparaissent, dès le début de ma carrière, j'ai considéré la peinture (peinture-peinture) comme un art mort! Et je l'ai jetée depuis des années dans la poubelle de l'histoire! »

– Je suis un peintre qui écrit, la peinture est un moyen pour

exprimer des idées. Je disais que les peintres avaient disparu de mon travail, j'ai cependant consacré une arture à Kurt Schwitters (605). Un des rares artistes que j'ai fait. Il voulait construire un monde nouveau avec les débris. Il s'approvisionnait dans les décharges publiques, il ramassait tout, il collait, il assemblait, il clouait... J'ai aimé son côté bricoleur, et collectionneur comme certains schizophrènes. Moi aussi, je ramasse tout! Ça m'a intéressé. Il était dadaïste, mais aussi le père de Merz. Merz, c'est le sigle, le concept, le mot clé qui recouvre toute son œuvre. Il signera même ses lettres de ce mot. Ça a commencé par un collage, puis pour une exposition, puis ça désigne toute sa production. Il débutera dans sa maison familiale de Hanovre une construction monumentale de Merz, une immense sculpture... Le collage-recyclage d'épaves, sans véritable plan préétabli. C'est d'abord quelques objets sur une table, quelques morceaux d'objet ayant appartenu à des proches : une mèche de cheveux, un fragment de dent, une lettre... Des niches de souvenirs et de reliques amicales. Puis ça croît avec le matériau qu'il ramasse : pierres, tickets, clous, coquillages, brindilles, fleurs séchées... Utilisé aussi en fonction des couleurs. Ça prend des proportions telles que ça occupe toute la pièce, ça pousse, ça traverse le plafond, ça gagne le premier étage, puis le deuxième étage – Schwitters donne congé à ses locataires -, et ça gagne même le toit. Une expansion infinie. La sculpture devient architecture, avec des éléments hétérogènes dans la masse de plâtre : planches, ferrailles rouillées, miroirs, roues, portraits de famille, ressorts, journaux, briques, chromos... « Il avait réussi à *merzer* complètement son immeuble », témoigne son ami Arp. La guerre le chasse, la maison sera détruite par les bombardements, il perd « l'œuvre de sa vie »... Il se réfugie en Norvège, en passant la frontière, il emporte dans sa poche deux souris blanches, il ne voulait pas laisser ça à Hitler! (*Rires.*) En passant la frontière, on l'interroge, il sort les souris de sa poche, mais l'une d'elles a une crise d'épilepsie, on le prend pour un dingue... (*Rires.*) Il recommence une version de Merz, qui brûlera accidentellement. Plus tard, il reprendra encore

son projet en Angleterre dans une grange où il travaille : Merzbarn (Merz-grange). La sculpture devient un espace que l'on pénètre ! Il disait vivre dans cette maison de fou qu'est le monde « pour observer et prendre des notes ».

– Il a également écrit des poèmes avec des sons. Bien avant les lettristes et leur avant-garde de pacotille, les dadaïstes avaient utilisé la poésie sonore, les onomatopées. Comme Ilia Zdanevitch, dit Iliazd qui a inventé le Zaoum !

Arslan haussa les épaules, sans doute pensait-il que la poésie, c'était pour exprimer des idées.

## 3

Au début de cette année 2009, Arslan me demanda de venir voir l'ensemble de ses *Nouvelles Influences II*.

J'avais déjà, comme je l'ai dit, un aperçu de quelques spécimens, mais c'est l'ensemble de la démarche qu'il désirait me confier.

– J'ai terminé aujourd'hui l'arture 655, me dit-il. La six centième était en 2005... ça fait donc cinquante-cinq réalisées en quatre ans. Je ne sais pas si j'arriverai à la sept centième ! Quand ça commence avec les hôpitaux... Je n'avais jamais été malade...

– C'est vrai qu'auparavant les gens de ma génération se voyaient plutôt au café, depuis quelque temps on se voit de plus en plus souvent à l'hôpital !

– On te propose que de la mort ! Pas l'occasion de te faire des illusions...

Je le retrouve donc quelques semaines plus tard rue de Lagny à Saint-Mandé. Je retrouve le petit bureau figé pour l'éternité dans sa magique lumière brune et jaune. Lumière des premiers jours du monde. Et de l'éternité de la vie. Et de l'esprit. Avec ses trésors aux murs, sur les étagères. Les livres soigneusement empilés, les objets, les tableaux.

Beaucoup d'œuvres anciennes étant parties pour une exposition, il les a remplacées par ses derniers travaux.

Il m'accueille goguenard :

– C'est notre dernier printemps ! J'ai fermé les rideaux, ça me fait pleurer le dernier printemps.

Il rit bruyamment, puis précipite le mouvement :



– Bon, on a beaucoup de choses à voir. Dès que je suis sorti de l'hôpital, j'ai achevé Montale (638) que j'avais commencé avant l'opération. Et tout de suite, j'ai honoré François Tosquelles (639). Je suis content. J'ai fait mon travail. Tosquelles, ça vaut le coup. J'ai pris les meilleures choses. Quand on lui parle de manuel de psychiatrie, il s'insurge : « Qu'est-ce que ça veut dire un manuel de psychiatrie ? Ce qui m'intéresse, c'est l'homme en face de moi. Il n'a même pas de "vocabulaire"... Ce qui m'intéresse, c'est ce que raconte cet homme... » J'ai noté : « Je ne me suis jamais engagé dans la recherche de quelque chose de radicalement neuf. (...) Je penche plutôt du côté des plagiats ou si on veut, du vol d'idées que je glane n'importe où (...) » Ça c'est un peu moi !

Mais on va rester dans les généralités... C'est facile maintenant : mes artures ressemblent de plus en plus à mes cahiers de notes. Je recopie dessus ce qui concerne mon travail. Je mets tout le temps des textes. Je peux me le permettre car il s'agit d'artures !

Donc, ça devient presque mes Cahiers !

[...]

Arslan sort alors du tiroir de son bureau un carnet où il récapitule tous ses travaux.

– Ce carnet, je l'ai eu grâce à un poète turc : Özdemir Asaf. J'ai fait sa connaissance au cours d'une exposition à Istanbul en 1967.<sup>4</sup> On se rencontre, on se saoule, c'est un grand buveur. Il avait une petite imprimerie pour gagner sa vie. Il me donne rendez-vous dans cette imprimerie pour aller déjeuner... Je vois qu'il a fabriqué des cahiers et des carnets pour prendre des notes. J'en ai pris un. J'ai écrit tous

4. Arslan : « En 1967, j'étais à Paris depuis six ans. Je suis retourné en Turquie une dernière fois en 1970 avec Lidy et le petit garçon... »

mes travaux du commencement jusqu'à maintenant. J'ai récapitulé depuis le début en 1950. C'est un aide-mémoire : tout ce que j'ai fait, tout ce que j'ai vendu.

Il feuillette les pages du carnet.

– J'avais écrit : « Après *Les Nouvelles Influences*, une nouvelles série, NOTES! (Quelques changements dans la technique pour faire des artures!...) 2 juillet 2004. » Puis : « Nota, Notateur, Notes, Notices, Notion... *Nouvelles Influences II*. Suivie de Notes! 2 mars 2007. » Bon : Arture 601. – Langston Hughes... 602. – Henri Heine... 603. – Oscar Panizza...

Je proteste :

– Attendez, attendez... Vous prolongez cette série. Encore des influences... Vous n'en avez pas marre ?

– C'est très important. (*Il s'ébroue, il grogne.*) Il s'agit toujours de l'Homme, mais j'en ai assez, disons que c'est d'abord une arture! (*Il soupire.*) J'ai noté ça dans un de mes cahiers : « Au fond, je me suis toujours occupé de l'Homme, dès les débuts de mon travail. » Ma première série s'intitulait *İnsanli Günler* : « Les journées avec l'Homme ». Lors de ma première exposition d'une vingtaine de ces œuvres (en 1955, à Istanbul) quelqu'un a vu « un monde complètement nu, à deux dimensions, et sans l'homme ». Certes on ne voyait pas de figures humaines, il n'y avait que des animaux qui faisaient l'amour. Alors j'ai humanisé les animaux. Ou bien humanisé les hommes... Tu connais ça dans mon travail. J'ai toujours fait cette sorte de chose !

Il sort alors d'un carton une à une ses artures, les dépose précautionneusement sur son bureau, puis y va de son commentaire.

– Voilà, j'ai découvert des livres introuvables sur Langston Hughes, un poète noir américain qui a milité pour l'égalité raciale à l'époque où dans le Sud on pendait aux arbres deux, trois Noirs par semaine. J'ai pensé au poème que chantait Billie Holiday : « Stange fruit » (601).

(Cette chanson écrite en 1937 par un émigré russe après le lyn-

chage de Thomas Shipp et Abram Smith :

« *Southern trees bear a strange fruit  
Blood on the leaves and blood at the root  
Black body swinging in the Southern breeze  
Strange fruit hanging from the poplar trees...* »<sup>5</sup>

Maintenant Henri Heine (602).

Heine arrive à Paris en 1831 (il a trente-quatre ans) et y reste jusqu'à sa mort en 1856. Il a deux grands amis : Gérard de Nerval et Karl Marx.

(*Il lit sur son arture :*)

« Mon ami Gérard a fini dans cette ignoble ruelle de la Vieille-Lanterne, de la manière que vous savez. La pauvreté n'a pas été la cause de ce sinistre événement, mais elle n'y a pas nui. Toujours est-il avéré que l'infortuné, à l'heure fatale, n'avait pas même à sa disposition une chambre un peu propre... »

Quant à Karl Marx, il vient de se marier, Heine pendant quelque temps va tous les jours chez le jeune couple et leur lit ses poèmes. Friedrich Engels traduira en anglais « Le Chant des tisserands silésiens » et dira : « Le plus grand poète allemand a rejoint nos rangs. » Karl Marx admire Heine et réclame pour lui une certaine indépendance de pensée ; il écrit à un ami qui critique ses positions :

« Souhaitons de faire une aussi bonne politique que Heine fait de bons vers, mon cher Ruge ! Je n'exige pas de toi que tu comprennes quelque chose à l'art ; n'exige pas de Heine une bonne politique. Les poètes sont des originaux ; il faut les laisser aller leur chemin. On ne les mesure pas à l'échelle des hommes ordinaires – même pas à l'échelle des hommes extraordinaires. Et, à coup sûr, pas à ton échelle. »

J'ai encore noté :

5. Poème d'Abel Meeropol, pseudonyme : Lewis Allan. « Les arbres du Sud portent un étrange fruit, Du sang sur les feuilles et du sang aux racines, Un corps noir qui se balance dans les brises du Sud, Étrange fruit suspendu aux peupliers. » Langston Hughes a défendu les « blues », le jazz... « Quand vous me voyez rire, je ris pour ne pas pleurer. »

« Chaque pouce de terrain gagné par l'humanité coûte des torrents de sang. N'est-ce pas là un prix trop élevé ? La vie de l'individu ne vaut-elle pas autant que celle de la race entière ? Chaque homme, chaque être, est un monde complet qui vit et meurt comme elle et chaque pierre tombale couvre une histoire universelle. »

Oh ! là là ! Peu avant sa mort, il se traîne au Louvre pour saluer une dernière fois la Vénus de Milo. Dit goguenard : « Aussi bien la déesse abaissa-t-elle vers moi un regard de pitié, mais tellement désespéré qu'il semblait dire : ne vois-tu pas que je n'ai pas de bras et ne puis te venir en aide ? » Et constate : « Un matin, vous trouverez fermée la barque où tant de fois vous ont réjoui les marionnettes de mon humour. »

(J'ai à peine le temps d'enregistrer son arture qu'elle a déjà regagné le carton.)

Il présente Oscar Panizza (603) : un paysage de vulves, de bites qui poussent comme des fruits sur les arbres. Ça me fait penser aux croyances amérindiennes de l'ancien Mexique dont parle Le Clézio : dans le mythe huichol, l'arbre de vie Xapa, qui donne à manger aux âmes des morts, est chargé d'organes sexuels.

– J'ai trouvé, dit-il, dans Oscar Panizza une véritable scène de masturbation végétale. Parfois, il suffit de la drôlerie d'une anecdote. Ainsi j'ai lu des entretiens de Heiner Müller, un dramaturge allemand, où il raconte qu'il avait été vexé enfant quand il avait lu un chapitre de *la Métaphysique des mœurs* où Kant condamnait avec virulence la masturbation, jusqu'au jour où il a appris (avec soulagement) que Kant se promenait souvent dans un parc et que régulièrement il se masturbait sous un grand chêne ! Je ne loupe jamais ça. J'adore !

– C'est votre côté bon vivant !

– Je ne peux pas rester toujours derrière Schopenhauer, Leopardi ! Ils ont traversé une période tragique de ma vie. Je ne peux pas me classer dans l'école du pessimisme. J'ai des périodes de pessimisme. Mais je suis plutôt optimiste. Je ne manque jamais une occasion de rire. Comme Rabelais.

Il sort l'arture 624.

– Charles Féré. Un psychiatre, élève de Charcot. J'ai lu un ouvrage de lui sur les instincts sexuels. Ça m'a donné l'idée de le saluer... Un type branle un cheval... Ou suce un doigt de pied... Un voyeur s'excite à voir une truie baisée par un chien...

Arslan me présente sa série en vrac, comme ça lui vient sous la main, comme il l'a réalisée, dans l'urgence de ses lectures, selon les émotions rencontrées. Sautant du coq à l'âne. Passant de Jarry à Pline l'Ancien, de François Villon à Philippe Soupault, à Benjamin Péret, revenant à Gérard de Nerval... Mêlant les poètes aux musiciens, aux penseurs (il préfère parler de penseurs que de philosophes)...

– Je m'identifie aux poètes que j'aime, et je trouve toujours d'autres poètes ou je reviens sur certains parce qu'il y a d'autres livres qui sortent d'eux ou sur eux. Donc encore un Jarry après des années (610). Le premier, c'était en 1983. Maintenant, c'est Jarry sous « influences ». Comme les « livres pairs » du docteur Faustroll, tous les auteurs qu'il aimait : Baudelaire et Edgar Poe, Bergerac, Bloy, Lautréamont, Rimbaud, Coleridge, C.D. Grabbe, Verlaine, Rabelais, Mallarmé... et Rachilde, Darien, Elskamp, Henri de Régnier, M. Schwob, Florian, Kahn, Maeterlinck, C. Mendès, Péladan, Verhaeren, Verne, Mille et Une Nuits, Desbordes-Valmore... Il parle aussi d'Ibsen.

Même principe avec Philippe Soupault (616). Les réseaux d'influences. Lautréamont, Rimbaud, Apollinaire... J'ai noté :

« Je ne considère la littérature (je ne parle pas de la poésie que je place beaucoup plus haut) ni comme un apostolat, ni comme une distraction, ni comme une nécessité. Je n'ai aucun respect pour la littérature et je me méprise souvent d'être ce qu'on nomme sur les registres de l'état civil un homme de lettres. J'écris probablement par faiblesse (je ne me l'avoue pas) et je m'excuse en pensant que je fais des recensements. La littérature me paraît à la rigueur être un moyen, jamais un but. »

Pour Benjamin Péret (620), j'ai repris l'ancien : j'avais fait une arture « Je m'ennuie comme un arbre » avec tout ce qu'il détestait

autour de lui...<sup>6</sup> Cette fois, j'ai mis tous ceux qu'il aimait : Apollinaire, Lautréamont, Rimbaud, A. Jarry....

[...]

Maintenant, un poète allemand, médecin légiste. Gottfried Benn (622). De la famille des nietzschéens...

– J'ai pris des bribes d'une conversation qu'il a eue avec Alain Bosquet, explique Arslan.

« Le mot est le phallus de l'esprit. »

« J'ai vécu pour moi, hors du marché capitaliste, des autorités, de la presse, et de la littérature, des salles de conférence, j'ai vécu seul... »

« ... J'ai contribué à l'hystérie anti-humaniste, en 1910 et 1912. Les autres n'avaient pas d'excuses, moi, si : un étudiant en médecine passe plus de temps à la morgue qu'à l'église ou au musée. La mort trois fois par jour, (...) je crois que je suis devenu un bon médecin (...) S'engager dans les organes, c'est se faire une très haute idée de la perfection technique en poésie. On ne doit pas rater une veine : on ne doit pas rater non plus un vers. Ce n'est pas parce que l'on se sait une pourriture qu'il faut le dire en des discours dépourvus d'élégance. Le désespoir est pour moi un devoir, et en sortir par le poème en est un autre. (...) La poésie est comme le sperme : à intervalles réguliers, il faut que ça gicle ! Je suis un mammifère : les vaches, si on ne les traite pas, elles crèvent. »

« La pathologie apparaît comme une nourrice des créations, sang

6. Poème d'Abel Meeropol, pseudonyme : Lewis Allan. « Les arbres du Sud portent un étrange fruit, Du sang sur les feuilles et du sang aux racines, Un corps noir qui se balance dans les brises du Sud, Étrange fruit suspendu aux peupliers. » Langston Hughes a défendu les « blues », le jazz... « Quand vous me voyez rire, je ris pour ne pas pleurer. »

de l'œuvre, breuvage de l'esprit ; elle imprègne la moelle du personnage marqué. Parmi les cent cinquante génies occidentaux, on trouve déjà cinquante homos ou bisexuels et des intoxiqués en foule ; (...) où qu'on rencontre la productivité, elle s'accompagne d'anomalies, de stigmates... »

– Ah, je trouve ainsi dans des textes la justification de mon travail ! C'est comme ça que je m'identifie...

Arslan se tait un moment... Brusquement, il revient sur son opération :

– Cette fois-ci, je n'ai pas eu le temps de rigoler ! C'était tragique. J'étais dans un autre monde...

Puis cherche dans ses cartons une nouvelle arture.

– Plus récemment, j'ai fait un hommage à Dylan Thomas (651). Il est mort d'alcool...

Et de nouveau il se prend au jeu de raconter l'excitation qui a provoqué ses images...

– Sa femme arrive à l'hôpital, elle est complètement bourrée. Il gît couvert de tuyaux. Elle fait un scandale, elle crie : « Il n'est pas encore mort ce salaud ! » On est obligé de lui passer une camisole. Elle a écrit un livre de souvenirs. Je trouve ça tellement merveilleux... Elle raconte qu'ils étaient invités chez des gens qui demandaient à Dylan Thomas : « Qu'est-ce que tu voulais dire avec ce poème ? » Il ne se rappelait rien. D'autres amis commençaient alors à expliquer sa poésie. Il se jetait par terre, il mettait le tapis sur la tête. Il disait : « Il n'y a pas de poésie, il y a des poèmes et j'en écris des fois. »

Arslan représente Dylan Thomas, moitié squelette moitié vivant. Je découvre sur l'arture ce début de poème :

« Et la mort n'aura pas d'empire,  
Nus les morts ne feront qu'un  
Avec l'homme dans le vent et la lune d'ouest.  
Quand leurs os becquetés seront propres, à leur place,  
Ils auront des étoiles au coude et au pied.  
Même s'ils deviennent fous, ils seront guéris ;

Même s'ils coulent à pic, ils reprendront pied ;  
Même si les amants se perdent, l'amour ne se perdra pas ;  
Et la mort n'aura pas d'empire. (...) »

– C'était, signalais-je, le poème préféré d'un poète ami, Philippe Ferrand, qui vient de mourir au Mexique. Quand il vivait au Japon, il mettait ces vers sur toutes les bouteilles de saké qui l'attendaient dans les bars.

Il me laisse alors un instant pour aller aux toilettes.

– Quand on parle ainsi des poètes, j'ai envie de pisser. Ça me donne de l'émotion, je pisse !

Plus les fréquentations d'Arslan et les pensées qu'il a recueillies s'accumulent, plus j'ai le sentiment d'une communauté d'esprit. La série *Nouvelles Influences* désigne une tribu où les êtres vivent à hauteur d'homme, côtoient des sommets où la vie est tendue à se rompre. À travers ces rencontres, ces bribes de voix, ces lettres, ces signes, ces poèmes, ces images circule un air si vif qu'on est pris de vertige. Mais quelle envergure, quelle intensité, quelle émotion dans l'écoute religieuse d'Arslan ! Quel soin quotidien à venir collecter, enregistrer, illustrer les éclairs de lucidité, de courage de ces hommes, à accompagner leurs tourments et à se recueillir devant eux ! Quelle vigueur, quelle robustesse à prendre à son compte ces lourdes solitudes avec sa propre solitude ! « Sentinelle isolée dans la lutte pour la liberté », confie Heine dans un poème-testament. « J'ai vécu seul », concède Benn. Et Schwitters : « Toute ma vie j'ai tout fait seul. » Et pourtant, dans sa propre solitude et dans leur haute solitude, c'est une appartenance à une communauté fraternelle qu'Arslan met en lumière... Je suis de plus en plus frappé, au fur et à mesure qu'il me présente ses artures, d'y entendre les échos de sa propre voix, d'y voir le reflet de son propre esprit. Arslan trouve chez chacun de ces grands maîtres un écho à son art. Il se retrouve aussi bien dans « l'étude de l'homme » de Pascal que dans le poète « toujours le même du commencement à la fin du monde » de Tsvétaéva ou l'universalité de l'individu de

Heine... Comme s'il avait besoin de la caution de ces aînés et qu'il se plaçait humblement dans le cercle. Pas seulement pour recueillir leurs paroles, mais aussi pour exprimer son moi profond, obscur, inaccessible. Une part de passion qui habite l'esprit, la chair, le sang. Une part de reconnaissance indispensable. Et la certitude, là, d'être enfin entendu et accepté, au diapason de l'homme... Pas loin de ce qu'affirmait Gottfried Benn à la fin de sa vie : « On ne peut, en fait, parler qu'avec des artistes. »

– Quand tu lis un penseur, affirme Arslan, qu'il soit ancien ou du même siècle, tu trouves ta propre pensée. La même chose avec un poète. C'est un ami parce qu'on pense la même chose. Tu ne te sens pas seul sur la terre. Tu as ainsi des amis depuis l'Antiquité jusqu'à maintenant. Un simple coup d'œil sur mes « influences », et voici la liste des merveilleux amis !

## 4

Trois jours plus tard, nouvelle visite à Arslan. Dans son « musée ». Toujours cette belle lumière jaunâtre épaisse d'humanité. Petit à petit, les murs de son appartement, les bibliothèques se sont recouverts de pièces d'art nègre et d'outils. Il achète tous les instruments de musique anciens qu'il peut trouver : harpes, sanzars, sifflets, tambours... Uniquement des objets authentiques qui échappent à la spéculation. Des gris-gris aussi, des talismans, des objets de magie... tout ce qui touche à la « santé ». Beaucoup de phallus aussi, en bois, de toutes les dimensions !

– Les Africains, dit-il, trouvent toujours une dimension artistique dans leurs objets primitifs. Et en Afrique les hommes n'ont pas honte d'avoir une bite et les femmes un vagin. Ils s'amuse avec ça très « érotiquement » dès leur enfance... J'ai toujours dit que les aventures sexuelles des hommes me reposaient le cerveau : leurs rêves, le fonctionnement des testicules et des vagins, les voyages au pays de l'*onanistan* et de l'*impotentia*, et les incroyables caprices, illusions, hallucinations... J'ai réalisé quelques artures là-dessus au gré de mes lectures.

Il a préparé une pile d'artures que nous n'avions pas encore consultées.

– Dans Afrique/Europe (637), j'ai comparé les phallus européens et africains ! J'avais vu cet été-là une exposition au musée de Dijon sur des ex-voto européens avec des représentations phalliques. Ça m'a fait penser à ma collection de phallus africains. Je les collectionne depuis une quarantaine d'années. Ça a commencé quand mes amis de Malakoff m'ont proposé un immense phallus dogon, trouvé dans la cave d'un colon qui venait de décéder et dont la veuve vendait tous les souvenirs. Depuis chaque fois que j'en trouve, j'en achète, de

toutes les tailles, de toutes les formes.

- Votre univers est devenu un véritable musée d’art primitif africain.
- Ça m’amuse. Il faut bien s’amuser un peu dans la vie. C’est pas drôle. Donc je me réjouis un peu.

J’ai dédié une arture à Marcel Griaule : Griaule et les Dogons (635). Il a été directeur du laboratoire d’ethnologie à l’École des Hautes Études, le titulaire de la première chaire d’ethnologie créée en France à la Sorbonne (1942). Il s’est consacré à l’étude des Dogons. Il s’est entretenu avec un vieil aveugle, Ogotemméli, qui lui a révélé les mythes dogons, une cosmogonie, une vision symbolique de l’univers, une conception organisée de la personne et du verbe expliquant le monde... Je suis parti d’un livre sur les jeux dogons, les jeux d’enfants qu’il a photographiés et dessinés. Il est mort à Paris, mais au Mali les Dogons ont organisé pour lui d’imposantes funérailles selon leur rite.

Pour Tuto et Tutitti (646), j’ai trouvé des documents sur des monuments phalliques dans un cimetière à Tuto Felo, au sud de l’Éthiopie. Des tombes formées de tumulus, entourées de pierres dressées et de stèles.

Promenade en Afrique (648)... Encore une petite promenade pour me divertir... Encore des symboles phalliques ! Je les ai trouvés dans des livres que j’ai lus pour me détendre.

Chez les Kissi (654). Une tribu de Haute-Volta. Quand les paysans travaillent dans les champs, ils trouvent des petites pièces phalliques très anciennes, pensent que c’est tombé du ciel et ils remettent ça dans leur champ. Au fond, un objet phallique est comme un être humain. S’il y a une bonne récolte, ils lui font des offrandes. Si la récolte est mauvaise, ils le battent avec des branches d’arbre.

J’ai lu beaucoup de livres sur l’Afrique. La dernière arture que j’ai faite à ce jour est sur Madagascar (655). J’ai trouvé un livre de photos sur un cimetière dans une partie de l’île qui s’est violemment battue contre les Français à l’époque de la colonisation. Une petite nation originaire d’Indonésie qui avait la coutume de recouvrir d’étoffes les pierres tombales à la mémoire des soldats morts dont on

n’avait pas retrouvé les corps. C’était le résultat de terribles massacres. J’ai fait un joli paysage avec des baobabs. Il y a derrière beaucoup de tragédies de l’époque prédatrice des grandes puissances qui sont venues piller l’Afrique, les terres, les richesses à coups de fusil... Ça se vendra comme un « joli paysage »... Comme pour l’arture que j’avais consacrée à Lorca, la terre rouge de Grenade, là où on l’avait fusillé... Des gens qui voulaient l’acheter disaient : « Oh, quel joli paysage ! » Ils ne voyaient pas l’arrière-plan. Je ne leur demande pas de savoir de quoi il s’agit ! On ne peut pas savoir, si on ne me demande pas... Mais je n’ai même pas envie d’expliquer !

[...]

Ah ! maintenant, il reste un grand chapitre de ces *Nouvelles Influences* que l’on n’a pas abordé : les musiciens. J’avais déjà présenté deux musiciens dans le premier volume<sup>7</sup> : John Cage et Yannis Xenakis. Je disais que le premier me fait pleurer de rire, le deuxième tout simplement, pleurer ! J’admire leur intelligence. « L’oreille n’entend pas, dit Xenakis, c’est l’intelligence qui entend. » J’avais aussi illustré les « influences » de John Cage : Thoreau, Satie, Duchamp, Pound, Joyce... On va retrouver encore plein de ramifications étonnantes...

Prenons-les comme ils viennent, sans s’attarder... Charles Ives (609), musicien américain qui a eu beaucoup d’influence... Il adorait Whitman et Thoreau...

Morton Feldman (613). Musicien américain ami de John Cage. Je n’ai jamais écouté sa musique, mais j’ai lu ses écrits et un petit livre sur sa musique...

C’est plus fort que lui, Arslan se laisse entraîner par ses évocations :

7. Arslan. *Nouvelles Influences I*, 2005.

– J’ai tellement aimé ça... Feldman s’installe sur une plage, avec un transistor. Il met la radio, il écoute les paroles que les gens prononcent autour de lui. Il compose sa musique avec ça, avec les bruits populaires qui lui arrivent de droite et de gauche. J’ai dessiné un paysage de bord de mer avec des images de partitions qui deviennent des peintures... de belles peintures! Un joli tableau... (*On lit sur l’arture accrochée au mur :*)

« Je me souviens avoir écrit *The King of Denmark* sur la plage, sur la côte sud de Long Island. En quelques heures. Ces espèces de bruits sourds d’enfants, de transistors et de conversations d’autres estivants sur leur serviette de bain. Et je me souviens que ces bruits ont joué un rôle dans l’œuvre (...) Ce qui se passait autour de moi est devenu une image de l’œuvre. » « Ma musique semble parfois mystérieuse. Une part du mystère vient de ce que j’attends, disponible, puis j’accueille, j’accepte... »

(*Et ce témoignage de J.Y. Bossem :*)

« Tout se passe comme si Feldman, en jouant sur des jeux raffinés d’interprétation entre silence et son, créait des effets de réflexion entre ombre et lumière, obscurité et clarté. Feldman dit un jour qu’on devrait approcher sa musique comme si l’on n’écoutait pas, mais que l’on regardait quelque chose dans la nature... »

– Feldman, poursuit Arslan, puise son inspiration dans une source qui lui est personnelle. Il développe un intérêt pour les motifs des tapis du Moyen-Orient, plus particulièrement pour ceux des nomades de l’Anatolie. Il s’identifie aussi à des devanciers. Importance de Varèse : « Qu’aurait été ma vie sans Varèse? (...) Car en mon for intérieur le plus secret et tortueux, je suis un imitateur. Ce n’est pas sa musique, son « style » que j’imite ; c’est son attitude, sa manière de vivre dans le monde. » Montaigne aussi s’identifiait aux écrivains qu’il aimait. Thomas Bernhard également...

Je continue. Luigi Nono sous influences (615). Tout à fait mon sujet. Je reprends des partitions comme des tableaux... Avec son portrait et aussi celui de Hölderlin, qu’il aime. J’esquisse une liste des

artistes qui l’ont influencé... Il a un côté littéraire. Il aime les poètes, les penseurs, les musiciens : Khlebnikov, Maïakovski, Hölderlin, Gramsci, Pavese, Ungaretti, Machado, Lorca (...), Schoenberg, Webern, Varèse, Dallapiccola, Maderna, Scherchen (...) Luigi Nono est complètement différent des musiciens américains. C’est un artiste engagé, membre du Parti communiste italien à Venise. Il doit beaucoup à Luigi Dallapiccola (un des premiers compositeurs de musique sérielle en Italie), à Maderna (musicien et chef d’orchestre) et à Scherchen (chef d’orchestre également qui l’a soutenu).

« L’origine de chacun de mes travaux est toujours à chercher dans une “provocation” humaine : un événement, une expérience, un examen de notre vie provoquent mon instinct et ma conscience à apporter un témoignage d’homme et de musicien. »

Luigi Nono présente ses compositions dans des clubs culturels ouvriers. « La musique est pour moi l’expression et le témoignage de musiciens et d’êtres humains dans la réalité actuelle. Et chacun, dans le domaine musical aussi, contribue à déterminer la réalité de la vie. » Il aime John Cage, Xenakis... Et n’a pas peur « d’être intellectuel » :

« – Quelle était votre réaction face aux critiques de Scherchen contre l’intellectualité excessive de vos œuvres ?

Luigi Nono. – Scherchen avait une violence très grande sur la question de l’intellectualisme. Bruno Maderna et moi en discussions aussi ; j’ai des lettres où Bruno me dit : “Nous sommes des snobs, nous pensons trop intellectuellement, peut-être devrions-nous prendre plus de risques, être plus ouverts, sans rigidités et sans schémas, plus instinctifs.” Je contestais l’accusation d’intellectualisme, parce que nous avons eu beaucoup d’exemples dans l’histoire où une personne seule, isolée, a transformé une époque. (Je pense à Galilée, ou à Gramsci, isolé dans la prison et dans le Parti, qui a pourtant créé les fondements d’une pensée originale, ou à la dernière époque de Beethoven, à Schoenberg, etc.) Il y a une vraie nécessité d’être seul, non pas comme un ermite, mais pour pouvoir penser, méditer, critiquer, se critiquer soi-même, entendre, filtrer tout, et tenter de trou-

ver d'autres choses. »

J'ai recopié ainsi des dizaines et des dizaines de pages dans mon cahier de travail. C'est la préparation des artures. J'aime un type. Je lis tout ce que je trouve en français sur lui. Je prépare mes artures là-dedans...

Il s'impatiente :

– Mais c'est pas la première fois que tu vois un cahier de moi !

Il me désigne au mur une autre « Notes » sur la musique folklorique (629). Avec M. Moussorgski (folklore russe) et Bela Bartok (folklore hongrois, roumain, arabe, turc...).

Là encore, l'arture est couverte d'écrits. De Moussorgski :

« Les sonorités de la parole humaine, considérées comme des manifestations extérieures de la pensée et du sentiment, doivent, sans excès ni contrainte, devenir une musique authentique et fidèle, c'est-à-dire hautement artistique. Tel est l'idéal auquel j'aspire. » « Ce sont ces mêmes œuvrettes qui ont incité des personnalités du monde musical assez représentatives à me confier une mission inédite dans l'histoire de la musique, celle d'exprimer musicalement le langage de la vie quotidienne au moyen d'une prose musicale. Que l'accomplissement de cette mission ne soit pas chose facile, ma modeste personne est là pour en témoigner. »

Et de Bela Bartok :

« Parmi les compositeurs de la seconde moitié du siècle passé, seul Moussorgski s'est livré entièrement et exclusivement à l'influence de la musique paysanne : en quoi, comme on dit, il était en avance sur son temps. » « La musique paysanne, au sens le plus strict, doit donc être considérée comme un phénomène naturel ; sa forme actuelle est née de la force de transformation instinctive propre à une masse humaine sans aucune érudition. Elle est un phénomène naturel au même titre que, par exemple, la création de formes dans la nature (dans le règne végétal, animal, etc.). Et c'est pourquoi elle présente, dans chacune de ses manifestations, une perfection artistique absolue ; cette perfection en miniature équivaut, aimerait-on presque dire, à la perfection d'un chef-d'œuvre musical de la plus grande envergure. Elle constitue le modèle

classique primitif pour exprimer musicalement une idée dans sa forme la plus concise, avec les moyens les plus simples qui soient, avec une vive fraîcheur et des proportions justes, bref, de façon achevée. Voilà une raison suffisante pour que la musique paysanne (...) ne soit absolument pas comprise des musiciens moyens (...) » « Tous les efforts doivent tendre actuellement à la recherche de ce que nous appelons "la géniale simplicité". Plus nombreux seront ceux qui s'y consacreront et mieux le désarroi sera évité... »

– Les musiciens prennent désormais ici beaucoup de place...

– La musique est un art très fort. Ça a l'air un peu abstrait. On ne connaît pas bien les musiciens, leur vie, leur intelligence... Ils sont souvent plus cultivés, plus intelligents que les peintres. Ingeborg Bachmann dit quelque chose de formidable là-dessus.<sup>8</sup> J'ai noté ça dans mes cahiers....

[...]

Le portrait d'Erik Satie, bien sûr (628). J'ai écrit sur son front ce qu'il exprime en vieux français : « Sy je dois être l'élève de quiconque, crois pouvoir dire que ce n'est de nul autre que de Moy... »

Et j'ai ajouté quelques notes : « Ne croyez pas que mon œuvre soit de la musique. Ce n'est pas mon genre : je fais, le mieux que je pense, de la phonométrie. Point autre chose. Suis-je autre chose qu'un ouvrier acousticien sans grand savoir ? » (1912) « *Parade* m'a éloigné bien des amis. Cette œuvre est la cause de bien des malheurs. J'ai contre

8. « Ensemble et dans l'enthousiasme l'un pour l'autre, la musique et le mot sont un scandale, une révolte, un amour, une confession. Ils maintiennent les morts éveillés et dérangent les vivants, ils précèdent l'exigence de liberté et servent l'inconvenance jusqu'au sommet... Ils nourrissent au plus haut point l'intention d'agir. C'est ainsi qu'il faudrait soulever la pierre et la tenir avec un espoir effréné, jusqu'à ce qu'elle fleurisse, comme la musique soulève un mot et le transfigure avec sa force sonore. » Ingeborg Bachmann.



moi mille gens déplaisants qui m'ont plus ou moins injurié. Tant pis!» (1917) «J'ai une pensée pour votre journal : J'aimerais jouer avec un piano qui aurait une grosse queue. » (Lettre à Picabia – 1921)

Je vais terminer avec Robert Schumann (640). Un grand musicien romantique. Le pauvre, il a des hallucinations! On dit qu'il avait la syphilis, je ne le crois pas, il était plutôt atteint de schizophrénie... Il voyait des monstres partout. Un jour, il se jette dans le Rhin, des pêcheurs le sauvent. Il finira dans un asile de fous. C'est un musicien très sensible à la littérature : il a mis en musique Jean-Paul Richter, Heine, Novalis, Hölderlin, Lenau...

Arslan reste un moment silencieux. Puis lit avec un détachement apparent sur son arture :

«J'en suis venu à presque oublier l'allemand et les lettres de l'alphabet. Si seulement je pouvais dire tout en musique, j'étonnerais le monde par mes pensées. » «Bach a la gravité, Mozart la légèreté, Beethoven le feu, Schubert le sombre. Il ne me reste qu'une chose : le RIEN. Mais ce rien infini est plus vaste que ce que les autres ont possédé. »

– Bon, qu'est-ce qui reste à voir? On s'en tient aux généralités... Henrik Ibsen (633). J'ai fait le fjord... Mais j'ai loupé! Quand il était jeune, il était anarchiste, il voulait abolir l'État... Après, avec l'argent, le succès, il était fier de toutes ses médailles!

J'ai fait Gustave Flaubert (653), un des derniers, j'ai adoré *Bouvard et Pécuchet*...

J'ai refait aussi un Tardieu (649), un portrait de lui face à lui-même, et face à son ami Queneau. Tous deux se sont occupés des fous littéraires. Moi aussi, je me suis occupé de ça. Je voulais faire cet hommage.

Enfin, de nouveau Cesare Pavese (630 et 650). Pour lui, il n'y aura pas de mariage, il tombe amoureux de belles Italiennes, propose le mariage, mais il est éjaculateur précoce. J'ai reproduit un objet en bois qu'on utilise dans la danse du mariage en Tanzanie : d'un côté un masque en forme de phallus et de l'autre une pièce percée d'un vagin. Ils sont reliés par des ficelles et l'un doit rentrer dans l'autre.

(Ils imitent le baisage et après ils baisent!) Et j'ai dessiné un paysage du Piémont, des collines, des vignes, des arbres fruitiers. Il parle sans cesse de ces collines. C'est là qu'il est né, ça a l'air d'un beau paysage. J'ai mis une tour qui rappelle Nerval : «Je suis le Ténébreux, – le Veuf, – l'Inconsolé... » Il s'est suicidé en 1950... L'importance de la vie sexuelle dans la vie des êtres humains! Quand ce n'est pas normal, il y a au bout... le suicide ou la folie!

Arslan me laisse alors devant une grande arture au mur couverte de citations. Encore une de ses «Notes» qui renvoie à ses cahiers. Cette fois consacrée au psychiatre révolutionnaire Frantz Fanon (614).

«1) Normandie, 2) Saint-Alban (Il a été l'assistant de Tosquelles pendant un an et demi à Saint-Alban...), 3) Blida, guerre d'indépendance. »

«... Quittons cette Europe qui n'en finit pas de parler de l'homme tout en le massacrant partout où elle le rencontre, à tous les coins de ses propres rues, à tous les coins du monde. Voici des siècles que l'Europe a stoppé la progression des autres hommes et les a asservis à ses desseins et à sa gloire; des siècles qu'au nom d'une prétendue "aventure spirituelle" elle étouffe la quasi-totalité de l'humanité. Regardez-là aujourd'hui basculer entre la désintégration atomique et la désintégration spirituelle (...) Cette Europe qui jamais ne cessa de parler de l'homme, jamais de proclamer qu'elle n'était inquiète que de l'homme, nous savons aujourd'hui de quelles souffrances l'humanité a payé chacune des victoires de son esprit. (...) Le jeu européen est définitivement terminé, il faut trouver autre chose. Nous pouvons tout faire aujourd'hui à condition de ne pas singer l'Europe, à condition de ne pas être obsédés par le désir de rattraper l'Europe. (...)

«Décidons de ne pas imiter l'Europe et bandons nos muscles et nos cerveaux dans une direction nouvelle. Tâchons d'inventer l'homme total que l'Europe a été incapable de faire triompher.

«Il y a deux siècles, une ancienne colonie européenne s'est mise en tête de rattraper l'Europe. Elle y a tellement réussi que les États-Unis d'Amérique sont devenus un monstre où les tares, les maladies et l'inhumanité de l'Europe ont atteint des dimensions épouvantables. (...)

« N'avons-nous pas autre chose à faire que de créer une troisième Europe ? L'Occident a voulu être une aventure de l'Esprit. C'est au nom de l'Esprit, de l'Esprit européen s'entend, que l'Europe a justifié ses crimes et légitimé l'esclavage dans lequel elle maintenait les quatre cinquièmes de l'humanité.

« ... Le Tiers-Monde est aujourd'hui en face de l'Europe comme une masse colossale dont le projet doit être d'essayer de résoudre les problèmes auxquels cette Europe n'a pas su apporter de solutions. (...) Ne payons pas de tribut à l'Europe en créant des États, des institutions et des sociétés qui s'en inspirent. L'humanité attend autre chose de nous que cette imitation caricaturale et dans l'ensemble obscène. (...) Si nous voulons répondre à l'attente de nos peuples, il faut chercher ailleurs qu'en Europe. Davantage, si nous voulons répondre à l'attente des Européens, il ne faut pas leur renvoyer une image, même idéale, de leur société et de leur pensée pour lesquelles ils éprouvent épisodiquement une immense nausée. Pour l'Europe, pour nous-mêmes et pour l'humanité, (...) il faut faire peau neuve, développer une pensée neuve, tenter de mettre sur pied un homme neuf. »

Pour la fin, Arslan a réservé Armand Robin (645). Et son message : « Je veux être avec les hommes partout dans le monde entier. »

– Notre ami, dit-il. J'ai trouvé au marché de la porte de Montreuil un livre que je ne connaissais pas : *Fragments* (Gallimard). Et ensuite des correspondances publiées par un petit éditeur : *Lettres à Jean Guéhenno* et *Lettres à Jules Supervielle*. Guéhenno a été son professeur. Tous deux sont bretons, venant de familles pauvres. Ils se cachaient pour lire. Guéhenno dans le sous-sol d'une usine. Robin dans la ferme, dans un arbre creux, son père le battait quand il le voyait lire. Comme Miguel Hernandez, qui gardait les chèvres du côté d'Alicante, son père le rouait de coups !

(Je me souviens de Miguel Hernandez : « L'influence du citronnier de mon jardin dans mon œuvre est plus importante que celle de tous les poètes réunis. »)

Armand Robin se désigne le « poète des buissons et des ronces »,

« l'homme au trèfle »... (« Je resterai toujours un trèfle béant qui n'a pas dit ce qu'il voulait dire. ») J'ai fait un paysage comme pour Thoreau. J'ai pas trop réussi... J'ai recopié un poème :

« Écolier prisonnier chez les grands poètes de tous les pays,  
Enseveli sous les paroles du monde entier,  
Je ne jetterai plus qu'un seul cri par année.  
À la façon des plantes, je ne serai  
Vivant que quelques jours du printemps, de l'été. »

Tandis que l'atmosphère de la fin d'après-midi mélange nostalgie et sérénité, et que Yüksel Arslan range soigneusement ses « poètes », ses « penseurs », ses « musiciens », je me demande ce qui le pousse à prendre en compte toute cette misère humaine, toute cette douleur, toute cette grandeur aussi dans le désespoir... Cette résistance... Comme s'il était un fossoyeur de catastrophes et un porte-drapeau de rêves... J'ai toujours été subjugué par sa vitalité, sa ténacité.

Après la terrible opération qu'Arslan a subie, ces « influences » nouvelles soulignent davantage encore la largeur de ses épaules, la fermeté de son esprit, capables de prendre en compte l'humain, le tout humain, le trop humain. De parier sur l'intelligence et le courage de regarder la vie en face. Comme l'ont fait tous les devanciers qu'il vient d'évoquer. Ils sont tous là autour de lui. Avec une intelligence et une brutalité qui le dépassent lui-même et le relient à toutes les clartés qu'ils ont allumées depuis la nuit des temps.

Arslan se reconnaît dans cette grande famille de conscience et de lucidité. Et son travail, de plus en plus, fait écho à ceux qui vivent en harmonie avec la nature, la respectent, s'en inspirent...

Il semble rester de toutes ces rencontres un seul et même discours, parfaitement cohérent. Comme si quelqu'un était venu au-devant de vous, vous prenait par la main pour vous tirer de la nuit, de la solitude, et vous montrer le long sillon de lumière que fait l'humanité quand elle se lève et songe à se libérer, à se réaliser.

Paris, mai 2009